

Villégiature

Stéphan Kovacs

Volume 11, Number 2, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kovacs, S. (1996). Villégiature. *Brèves littéraires*, 11(2), 50–62.

STÉPHAN KOVACS

Villégiature

Où que j'aïlle, ils me poursuivent, ils me harcèlent, à tout moment sur le point de me rattraper. J'ai beau aller dans les coins les plus reculés, brouiller les pistes par des détours de plus en plus compliqués, ils me trouvent toujours et me traquent. La terre n'est plus assez grande, il faut de toute urgence inventer une autre planète pour pouvoir leur échapper et être à l'abri de leur regard inquisiteur. Loin, très loin, ce mot ici-bas a perdu tout son sens.

Et pourtant, j'avais cru un moment les avoir semés en ayant changé les dates et choisi la pire saison, m'affublant d'un immense imperméable noir qui m'enveloppait de la tête aux pieds et me donnait un petit je-ne-sais-quoi de volatil si cher à mon désir de m'envoler. J'avais cru; n'étais-je pas en droit de croire, puisque pendant quelques jours j'avais ce sentiment inhabituel de me déplacer en toute liberté et de ne plus être dans le champ de leurs lorgnettes. J'étais bien, que c'était bon de se retrouver enfin.

Dans la petite île où je m'étais réfugié, non loin de la côte mais peuplée de ses quelques rares habitants tous bien affairés à leur propre vie et me laissant donc vivre la mienne, la paix m'était revenue. Et même si le temps était plutôt gris et frais, avec un vent redoutable émergeant toujours plus fort du large qui moutonnait bleu et blanc, je passais mes journées entières à déambuler dans la nature qui occupait la quasi-totalité de la surface de l'île. Au hasard des sentiers qui tantôt pénétraient dans de petits bois d'oliviers aux feuillages vert cendre tantôt s'égarèrent au milieu de bruyères touffues, embaumant ma rêverie de leurs parfums sauvages, je pouvais à tout moment déboucher sur l'infini, et c'est presque avec violence que toute sa magnificence se révélait soudain à moi, très haut perché sur une falaise.

J'avais trouvé mon havre, j'avais trouvé mon île, et tel un seigneur posté à la cime de sa forteresse imprenable dominant la nature déchaînée tout en bas, je me sentais invincible. Comme il était bien-faisant cet air maritime, vif et tonitruant à ne plus se faire une raison, rebroussant la moindre chose de son allant, et, parfois, avec les grandes ailes noires qu'il formait de mon ample pardessus, j'avais la sensation belle et terrible de m'envoler.

Je devais, hélas, revenir assez tôt sur terre. Les ayant presque oubliés dans mon bonheur, ma chute allait s'avérer d'autant plus sévère. J'allais

à nouveau m'assombrir et, si je me souviens bien, c'est justement à partir de la première éclaircie que tout a commencé. Les nuages, qui jusqu'à maintenant offraient une bonne couverture, s'entreouvrirent subitement, puis le vent se calma à son tour et l'humidité accumulée des derniers jours commença à s'évaporer au soleil. Il faisait beau. En soi c'était une bonne nouvelle, sans doute une occasion de se réjouir, annonçant l'éclosion de la nature tout autour, mais un léger désarroi s'empara peu à peu de moi.

Il y avait alternance de soleil et de nuages, comme ils disent dans les bulletins spécialisés, et mes yeux, qui depuis avaient perdu l'exercice des éclairages, ne firent qu'amplifier mon malaise, m'empêchant d'y voir clair. Quelque peu chancelant sous le poids de ma faiblesse, je me rendis jusqu'à des rochers avoisinants pour y prendre appui et tenter de me ressaisir. C'est alors que tout doucement, sans vraiment m'en rendre compte, je me laissai aller, succombant au charme de la chaleur du soleil sur mon visage comme une tendre caresse apaisante mais combien insidieuse. Ah ! soleil, ne nous rends-tu pas si souvent aveugle de ta lumière ?

Lorsque je rouvris les yeux, plus un nuage. Tout avait été balayé pendant que je m'étais assoupi et, non loin, sur les rochers, quelques reptiles d'un goût douteux s'étaient même joints à moi et

faisaient mine de dormir. Combien de temps avait duré cet entracte ? Je n'en avais pas la moindre idée, seulement il y avait tout ce ciel radieux avec ce soleil qui n'en finissait plus de me faire des clins d'œil, et cela me rembrunit aussitôt.

M'adaptant de peine et de misère à ce flux de lumière décuplée, je commençais de plus en plus à ressentir l'imminence d'un danger. Je me dirigeais malgré tout vers les bois, marchant d'un bon pas et analysant la question sous tous ses angles, quand je sentis du mou à mon pied droit, puis au gauche, qui s'y enfonçaient. Je m'arrêtai, hébété. J'avais les deux pieds, oui, les deux pieds enfoncés dans la merde, et pas n'importe laquelle; du berger allemand ou peut-être même du lévrier. Je sais, je sais, il paraît que ça porte chance, mais moi tout ce que je savais, à cet instant précis, c'est qu'ils étaient de retour.

Le moment était grave, voire tragique, et comme je constatais la triste mine de mes espadrilles et m'apprêtais à les décrotter sans grand enthousiasme, un léger fou rire s'insinua peu à peu en moi, me chatouillant tout doucement la glotte jusqu'à l'éclatement définitif. Rire, ô rire, toi qui sais si bien rendre justice; trop bref instant de grâce. J'en pleurais de rire, me revoyant tout penaud chez les marchands du pays où, à mon grand étonnement, j'avais eu toutes les difficultés à en trouver une paire que je dénichai finalement,

tout à fait par hasard, dans une petite boutique sombre et poussiéreuse tenue par un vieil Arabe. Dans mon ignorance, je ne saisisais pas leur entêtement à vouloir me décourager de mon choix pour me refiler leurs horribles modèles en plastique aux couleurs criardes.

— Mais du plastique...? Pourquoi du plastique ? leur demandais-je à chaque fois.

— Vous verrez ! Vous verrez ! De nos jours, c'est beaucoup mieux, qu'ils me répondaient tous en chœur sans plus d'explications mais avec un petit sourire malin au coin des lèvres.

Je voyais, en effet, je venais tout juste d'être éclairé : petite lueur de satisfaction, bref intermède, dans le borbier qui allait s'ensuivre.

Si j'avais été Peau-Rouge, je me serais mis sur-le-champ à faire des danses pour appeler les nuages et la pluie. Que ça tombe, tonnerre de Dieu ! n'importe quoi, pourvu que ça les éloigne. Mais je ne connais pas la musique et suis un bien piètre danseur, alors, faute de mieux, je décidai de remettre mon imperméable et de reprendre mes envolées. En y croyant ferme, ça pouvait peut-être tout aussi bien marcher ?

Peine perdue; le temps restait impunément au beau fixe. Dans les bois et sur les landes j'ai vite

fait d'user de prudence, me mettant à l'abri, me déplaçant de moins en moins, pareil à une proie flairant son prédateur sur le point de surgir à tout moment. J'appréhendais une embuscade, mais le temps passait, le jour vacilla bientôt, et, à ma grande surprise, rien n'était survenu. Aucun autre signe de leur présence ne s'était manifesté, en revanche le ciel s'était couvert un peu et le vent avait retrouvé sa voix. Je me serais trompé, ce n'aurait été qu'une fausse alerte ? Pourtant, mes espadrilles, je ne les avais tout de même pas rêvées ! Non, non; sans doute n'étaient-ils que quelques-uns venus en reconnaissance avec leurs chiens et repartis depuis chercher du renfort.

Je marchais à découvert maintenant sur un sentier étroit que j'avais peine à suivre car la nuit était complète, sans lune ni étoile, m'annonçant peut-être la venue de mon vœu le plus cher : le mauvais temps. Malgré les circonstances — et le vent toujours plus fort qui se mettait à siffler dans les arbres —, je n'avais pas peur. Je sentais bien qu'ils n'étaient plus sur l'île, que j'étais hors de danger, pour l'instant du moins. D'un pas lent et posé j'avançais dans l'obscurité tout songeur, je réfléchissais; ne fallait-il pas penser aux lendemains ?

Cependant, à mesure que je poursuivais mon chemin à travers les bois, j'avais l'impression qu'il y avait un léger changement dans le décor,

sans réussir toutefois à clairement identifier de quoi il s'agissait. Ce n'était pas une présence vivante, une odeur, ni même un bruit singulier — de ça j'étais presque sûr —, mais plutôt un petit détail inhabituel et imprécis qui, tout en attirant mon regard, en l'agaçant, échappait pourtant à mon attention. Dans une telle obscurité, comment pouvais-je être certain de tout discernement ? Je m'arrêtai; c'était le seul moyen d'essayer de comprendre. Tout était bien calme autour de moi, immobile, et seul le rythme nerveux de ma propre respiration semblait animer l'espace que je scrutais de tous mes sens. J'arrêtais de respirer.

Là-bas ! Oui, là-bas ! À peine si je pouvais le discerner du reste : un petit rectangle légèrement plus clair que l'ensemble; puis un autre, et un autre, encore et toujours, de loin en loin. C'était terrible, affolant, comme si tout à coup la lumière se faisait autour de moi, je les voyais à présent et il y en avait partout. Mais qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Un peu craintif mais sur mes gardes, j'avancais en direction de celui qui m'était le plus proche. Je l'atteignis sans encombre. Un panneau ?

Toujours hésitant, je m'approchai davantage, le tâtai avec précaution, pour en avoir le cœur net. En effet ! Il ne s'agissait que d'un simple panneau de bois accroché à un arbre. J'allai vers le suivant : la même chose. Vraisemblablement tous ces panneaux

devaient porter un message. J'avais beau essayer, coller mes yeux au plus près, à m'en faire loucher, j'étais incapable de déchiffrer quoi que ce soit par cette nuit ténébreuse. Mais qui donc avait bien pu concevoir une pareille entreprise, et dans quel but ? Je restais perplexe face à mes propres interrogations.

Un petit bruit sec dans mon dos me fit sursauter. Je me retournai prestement, en éveil. Le même son se répéta aussitôt à ma droite, puis à ma gauche, et soudain la multitude autour de moi. Je sentis un contact furtif à ma joue, levai la tête; une pluie fraîche et ténue commençait à tomber. Je laissai mon visage pointé vers le ciel, toute tension d'un seul coup retombant de mes épaules, et reçus cette caresse fluide sur ma peau comme une première victoire.

J'étais complètement trempé; la pluie s'était rapidement intensifiée et gagnait sous les arbres. Dans ma joie j'avais perdu la notion de ce détail et à présent je devais aller me mettre au sec. Le mystère restait entier, certes, mais de toute façon je ne pouvais l'élucider ce soir, surtout avec ce ruissellement continu qui me rendait d'autant plus aveugle. D'un autre côté, la pluie allait sans doute momentanément les décourager d'entreprendre toute offensive et j'avais donc un peu de temps devant moi. Le plus sage était de rentrer

prendre des forces et de revenir le lendemain aux premières lueurs du jour, frais et dispos.

La nuit qui suivit me sembla très courte et à la fois interminable. Elle fut une succession épuisante d'états incertains, où l'on est incapable de discerner les moments de sommeil véritable de ceux de veille aspirant si fortement à ce sommeil. Des pensées troubles, et de plus en plus lointaines avec le réveil, semblaient avoir, elles aussi, assiégé en permanence toute cette nuit. Qu'en restait-il aujourd'hui ? sinon un vague sentiment de défaite accompagné d'une humeur maussade dont il serait bien difficile de se débarrasser. La seule certitude, tout compte fait, était d'avoir passé une bien mauvaise nuit.

La journée ne s'annonçait guère mieux. Je constatai qu'il était neuf heures passées et, par-dessus tout, que le ciel s'était à nouveau éclairci, laissant planer ici et là quelques rares cumulus tout à fait enjoués. Panique générale. Je m'habillai à la hâte — que de temps perdu à rattraper, et tous les gestes qui deviennent si gauches —, puis sortis précipitamment pour évaluer la situation. Une fois dehors, mon agitation était telle que pendant un bon moment je ne fis que me déplacer inutilement en tous sens et de tous côtés, totalement désorienté, ne sachant par où commencer. Je m'arrêtai net, interpellé par je ne sais quelle obscure voix intérieure qui m'adjurait

de me calmer un peu. Effectivement, mon petit tour de manège avait assez duré. Sans plus tergiverser je me dirigeai vers les hauteurs de la falaise, à l'extrême pointe ouest de l'île, qui n'étaient qu'à une centaine de mètres et où j'aurais dû aller dès le début. De là on avait la meilleure vue sur le port et le large, sans toutefois risquer de se faire repérer, bien protégé par les ruines de l'ancienne forteresse.

C'était pire que je n'aurais pu l'imaginer : un vrai désastre. D'un seul coup je réalisai toute ma triste impuissance, alors que j'étais à même de constater l'ampleur de leur débarquement. Plusieurs bateaux étaient déjà accostés, déversant un flot de passagers, et d'autres encore, plus très loin en mer, étaient sur le point d'aborder. Le désordre le plus complet semblait régner sur les quais et ses abords, avec le va-et-vient incessant d'une foule démesurée qui, ni plus ni moins, envahissait l'île.

Malgré la distance, j'arrivai à repérer quelques insulaires perdus au milieu de la cohue. Les pauvres, ils avaient l'air complètement dépassés par les événements et, en proie à leur détresse, couraient dans tous les sens, interpellaient les nouveaux arrivants en faisant de grands gestes. Néanmoins de petits groupes se formaient çà et là, se détachaient de la masse, de façon régulière et espacée, en direction des bois. Empruntant les

multiples sentiers qui partaient du port et s'élargissaient en étoile sur tout le territoire, ils étaient semblables à de petits insectes tissant leur toile. Ils s'apprêtaient à occuper l'île — quoi que puissent en dire les habitants —, accompagnés de leurs chiens qu'ils tenaient en laisse et chargés de leur attirail encombrant.

J'en avais assez vu. Les jambes toutes molles, je me laissai glisser lentement sur le mur où je m'étais perché et tombai dans l'herbe haute à l'intérieur de la forteresse. Gisant à terre, je n'avais que l'immensité du ciel pour inonder mes yeux de son inaccessible azur. Je sentais son appel, mais restais cloué au sol comme un oiseau blessé. J'étais perdu, totalement désarmé face à une telle invasion, et n'avais d'autre choix que de plier bagage à nouveau, fuir au plus loin.

Je me redressai tant bien que mal et m'adossai au mur de la forteresse, le corps appesanti d'une insondable lassitude. Retrouvant peu à peu mes esprits, je me mis machinalement à faire l'inventaire du lieu où je me trouvais. La partie centrale était entièrement ouverte sur le ciel mais avait conservé plusieurs murs encore debout et surtout beaucoup plus hauts que tous les autres bâtiments. La muraille qui formait l'enceinte était, règle générale, en bien meilleur état, sauf du côté opposé à la mer où je constatai qu'elle était à moitié écroulée, offrant de nombreuses trouées vers les

bois. Mon regard se fixa tout à coup. Je venais d'apercevoir au loin, à travers une des ouvertures, un petit rectangle blanc accroché à un arbre.

Je les avais complètement oubliés, ceux-là. Investi soudain d'une énergie nouvelle, à la mesure de ma curiosité, j'escaladai le mur qui se trouvait à mon dos et m'élançai sur ses hauteurs afin d'atteindre mon but plus rapidement. J'oubliai dans mon empressement que mon imperméable trop ample, qui m'était devenu inséparable tel un fétiche un peu désuet, allait me nuire dans ma lancée. Je tins bon pourtant et, toujours plus à l'aise dans mes longues enjambées en équilibre, j'étais sur le point d'arriver, franchissant le mur transversal de la dernière section, quand je faillis chuter, figé de stupeur.

Ils étaient là, il y en avait déjà un peu partout à l'intérieur de l'enceinte avec tout leur barda et leurs chiens qui reniflaient dans tous les coins. Je remarquai, par surcroît, que le sol qu'ils foulaient aux pieds était jonché de débris divers : papiers gras, emballages de plastique, bouteilles à moitié vides, vestiges encore tout frais d'une collation prise à la hâte. Plusieurs d'entre eux, entièrement absorbés, consultaient un même petit livre comme s'ils se préparaient pour une opération quelconque, mais la plupart, beaucoup plus excités, l'œil collé sur le viseur, balayaient ni plus ni

moins le paysage, prêts, à la moindre occasion, à appuyer sur la détente.

Après un court temps d'arrêt, perché en équilibre au-dessus d'eux, je fis un faux mouvement en voulant poursuivre ma course. Il était trop tard, un des leurs m'avait repéré et me pointait du doigt en criant des mots que je ne compris pas. La réaction ne se fit pas attendre, les chiens firent briller leurs crocs au soleil et leurs maîtres, d'un mouvement brusque et maladroit, braquèrent leur appareil sur moi. Dans toute cette précipitation, et avec le soleil qui leur arrivait en pleine figure, ils devaient sans doute me prendre pour un oiseau rare et exotique même pas répertorié dans leur guide : la belle aubaine ! Et dans leur détermination farouche à s'appropriier les lieux, ils n'ont pas hésité, ils ont visé, visé à l'a-veuglette sur ma carcasse à contre-jour. Ça venait de tous les côtés : clic, clic, clic..., un véritable débordement de clichés.

Ils m'ont eu, ils ont fait mouche, j'étais touché, immortalisé à mon tour comme tout ce qui défile devant leurs yeux. Je virevoltai un instant dans les airs et, juste avant de me volatiliser pour de bon, j'entrevis vaguement l'inscription sur le panneau : INTERDIT... Je n'eus pas le temps de lire la suite, mais ça m'a suffi.
